

La chapelle Notre-Dame de Haurt

Perchée au sommet de la colline de Haurt, aujourd'hui boisée, la modeste chapelle de Notre-Dame de Haurt, est aussi appelée Notre-Dame de Bure. Vieille de trois siècles, sa longue histoire commence par une légende, brodée sur le thème, fréquent dans l'hagiographie mariale, de la Vierge gagnant ou regagnant l'endroit où elle veut être vénérée.



Depuis le moyen âge, l'abbaye de Saint-Hubert possédait à Bure une bouverie, c'est-à-dire une ferme, dont une partie fut transformée en résidence d'été pour les abbés; le collège d'Alzon en occupe actuellement l'emplacement : le promeneur peut encore voir les vestiges du pont-levis, le château étant, à l'époque, entouré de douves. Qui dit bouverie, dit notamment troupeau de moutons et berger. Or donc, un jeune berger promène ses bêtes sur la colline de Haurt, quand, tout à coup, il tombe sur une statuette de Vierge à l'enfant. Il ramène sa trouvaille au village et on la place dans l'église. Stupéfaction, le lendemain matin, la statue a disparu : elle est remontée à Haurt. On la descend à nouveau, mais inutile d'insister, elle retourne là où elle a été ramassée. Devant le désir de cette Vierge miraculeuse, on dresse au sommet de la colline, une croix dans laquelle une niche a été creusée pour y placer la statue. Aussitôt, de nombreux pèlerins viennent régulièrement contempler et invoquer Notre-Dame de Haurt. On raconte même qu'un certain esprit fort d'Awenne, village voisin, serait venu la narguer : posant une échelle contre la croix, il demande à la statue de bouger. Ce qu'elle fait et notre mécréant de tomber à terre de saisissement et de se casser la jambe. Son repentir immédiat lui fit aussitôt recouvrer l'usage de sa jambe.

La croix primitive dont subsiste encore une partie dans la chapelle actuelle porte la date de 1751. Mais il est probable que la vénération de la statue est plus ancienne. Par son style, en effet, la statue renvoie à des Vierges du XVIIe siècle comme celles de Foy-Notre-Dame, d'Oisy et de Gimnée. En 1778, une chapelle est déjà construite comme l'atteste la carte des Pays-Bas autrichiens dressée par Ferraris, qui signale aussi le chemin qui y monte, à l'écart du village. La

persécution religieuse qui accompagne l'instauration du Régime français, n'épargne pas la pauvre chapelle. Elle est fermée et la Vierge en partie brisée. Mais dès 1803, les pèlerinages reprennent et des tilleuls sont plantés autour du petit sanctuaire. En 1850, une carte signale un nouveau sentier plus direct : l'affluence est de plus en plus forte. On construit devant la chapelle un porche en bois et en torchis pour abriter les visiteurs. En 1921, on agrandit l'édifice de deux travées et le clocheton est déplacé sur la nouvelle porte.

A l'occasion d'un congrès marial, en 1935, il est décidé d'aménager le site et son accès. A la place du nouveau sentier, une drève est tracée, longue de 800 mètres. Au départ, un calvaire, dit La Gloriette. Mettons nos pas dans ceux des pèlerins qui gravissent la colline. Ils s'arrêtent devant sept potales dédiées aux « Sept douleurs de la Vierge », avant de déboucher sur l'esplanade de la chapelle. Elles sont l'œuvre de Joseph Gillain, alias Jijé, alors dans la vingtaine, qui dévoile là un talent qu'il épanouira dans la dinanderie et, plus tard, dans la bande dessinée. On garde encore des traces, dans la province de Liège, de « chemins de la Vierge » érigés au XVIIIe siècle surtout. Ces chemins sont souvent à l'écart du village et sont des initiatives individuelles, pas toujours bien vues par le clergé local, ce qui n'est pas le cas ici. Avec un programme peu réjouissant, Jijé crée sept scènes qui, même aux moments les plus dramatiques, restent sobres et paisibles en accord avec le paysage alentour. Au-dessus d'un socle en béton, un mur fermé des deux côtés est surmonté d'un toit qui s'avance en auvent de forme pentagonale. A l'intérieur de l'édifice, sur le haut du mur, un hexagone délimite la scène figurée. L'adoption de ces cadres géométriques montre l'adaptation de l'auteur à l'art déco qui est dans l'air du temps. Venons-en à la technique : elle serait d'origine italienne. Jijé utilise le ciment coloré qui a l'avantage de subir sans dommages les rigueurs du temps. Sa palette est sobre, bleu pour la Vierge, ocre clair pour les mains et les visages des personnages, rouge foncé pour les vêtements masculins, blanc et deux tons de gris pour le fond.

Le texte est toujours tracé en creux en rouge et placé différemment à chaque potale, il joue son rôle dans le rythme donné à la scène. Attardons-nous sur trois de celles-ci.

1. Siméon prédit à Marie la Passion de son Fils.

Trois personnages : en avant-plan, à gauche, la Vierge présente à deux mains une corbeille avec deux colombes à Siméon à sa droite, tenant un bébé emmailloté dans le bras gauche. Il lève le bras droit en signe de bénédiction. Son bras est situé sur la ligne verticale qui divise l'hexagone en deux parties de même que la corbeille aux colombes. Chaque personnage est réuni par le geste de la bénédiction et de l'offrande.

2. Marie cherche son fils perdu.

Dans cette scène, Jijé réussit la gageure de raconter dans un même cadre deux scènes différentes. Le texte est tracé sur une esquisse de croix qui rythme la scène en deux parties : à gauche, en haut et représentés en petite taille deux docteurs et Jésus qui disputent. A droite, au premier plan, la Vierge assistée de saint Joseph, penchant tous les deux leurs visages comme à la recherche de leur fils mais aussi l'ayant retrouvé puisqu'ils regardent vers la gauche. Ici aussi, l'auréole, qui enveloppe en même temps les têtes de Marie et de Joseph, marquent l'anxiété qui leur est commune.

3. Marie au pied de la croix.

Deux personnages occupent l'espace. Ils sont placés de part et d'autre d'une ligne centrale verticale. Le Christ a la tête penchée sur l'épaule gauche, la Vierge affaissée sur son épaule droite, le visage dramatique, la main sur le cœur désigne le côté transpercé de son fils dont seul le bras droit est figuré en entier au-dessus de sa mère jusqu'à l'extrémité de l'hexagone. Scène émouvante qui est ici représentée avec beaucoup de retenue. Pas de pathos, mais une douleur sourde et contenue. Evoquer les quatre autres stations serait trop long. Revenons à la chapelle, but final de la petite excursion.

Le dernier aménagement de la chapelle tricentenaire date de 1978. Le Père Léopold Laforge, curé de Bure a placé au-dessus de l'autel du XVIII^e siècle la croix primitive entre deux colonnes corinthiennes que surplombe la statue de Notre-Dame de Haut. De nombreux ex-voto, des bougies brûlant sans interruption, et l'abondance des bouquets de fleurs témoignent d'une dévotion encore très vive. En dehors du grand pèlerinage du 15 août, la démarche est souvent individuelle. Et les graffiti sur les ardoises qui couvrent la partie extérieure la plus ancienne de la chapelle rappellent les nombreux visiteurs qui ont voulu laisser une trace de leur passage comme l'écrivain luxembourgeois Thomas Braun, qui, dans un poème de 1917 adressé à un ami, évoque « le bénitier glacé de la pauvre chapelle où nous trempions nos doigts teints en bleu par les mûres, pour prier le quinze août Notre-Dame de Bure ».

(Source du Texte : Madame C. Muraille-Samaran)